PORTRAIT DES ÉMIGRÉS, D'APRÈS NATURE,

Case FRC 6942

Par un négociant que la tyrannie de Robespierre a forcé de vivre au milieu d'eux.

Le silence est quelquefois un vrai crime d'état ; on doit tout ce qu'on sait à la patrie.

A PARIS,

Chez le citoyen DESENNE, Libraire, Jardin Egalité, Galerie, nos. 1 et 2.

Et chez les marchands de nouveautés.

M + W 14123

THE NEWBERRY LIBRARY · CHICAGO

AVANT-PROPOS.

Comme j'avais écrit ce petit ouvrage, sans autre dessein que de conserver pour moi certains détails qui pouvaient fuir de ma mémoire; l'on me pressait envain, depuis huit mois, de le rendre public par la voie de l'impression. Sans doute j'aurais persévéré dans la résolution où j'étais de ne le communiquer qu'à mes amis, si je n'avais vu avec quelle adresse perfide on cherchait à appitoyer Paris sur les émigrés, tandis qu'on versait le mépris sur la représentation nationale, en qui seule réside notre espoir pour échapper à la guerre civile et aux horreurs qui en sont inséparables.

Un pamphlet intitulé *les Ruines, ou Voyage en France, pour servir de suite à celui de la Grèce, par Adrien Lezai*, m'a fait changer d'avis. Qu'elle n'a pas été mon indignation en lisant le paragraphe où *Lezai*, après avoir proposé un plan par lequel il croit concilier l'intérêt de la nation avec celui des émigrés, s'écrie : « Les émi-

» grés ! les émigrés ! J'entends le législateur » rugir..... Bonnes gens, ne criez pas si fort, » de peur qu'on ne vous entende, et pardon- » nez comme on vous pardonne ! Croyez- » moi, si vous n'aviez pas plus de reproches » à vous faire que ces terribles émigrés, on » vous pardonnerait encore plus aisément : » car, je vous prie, lequel a fait plus de mal » de leur départ ou de votre présence ? Eux, » on ne les accuse que d'être partis ; vous, » c'est d'être restés. Ce ne sont pas eux qui » pendant deux ans opprimés, ont laissé op- » primer leur patrie, qui n'ont fait de la » France qu'une ruine, et des français qu'un » peuple d'orphelins, de veuves et de ban- » queroutiers.-- C'est vous ! c'est vous ! ce » n'est que vous ! »

Ils n'ont pas fait, les émigrés, des orphelins et des veuves ? Et qui donc nous a entraîné dans toutes les calamités révolutionnaires ; si-non leur obstination invincible sous la première législature ? qui donc a fait sentir à *Danton* et à ceux de son parti, la nécessité d'intéresser la canaille dans la révolution, par l'appât du pillage ; si-non le besoin de résister aux ennemis formidables que *Calonne* et leurs intrigues nous avaient

suscités ? Qui encore força l'assemblée législative de prévenir par une déclaration de guerre les hostilités de l'Autriche (*); si-non les rassemblemens aussi ridicules qu'insensés formés à Coblentz sous les bannières des frères de Louis *Capet*, et à Neuvied sous les étendards du ci-devant prince de *Condé*; qui en un mot avait représenté au roi de Prusse la conquête de la France comme un coup de main, sa marche jusqu'à Paris comme une cavalcade; si-non ces émigrés pour lesquels on cherche à réveiller aujourd'hui la pitié généreuse du peuple français ?

Oui, sans doute, la compassion sied à une

(*) Le but des émigrés a constamment été d'allumer la guerre civile ; mais heureusement la politique de la Prusse et de l'Autriche nous a préservé de ce fléau. Comme ces deux puissances prétendaient à des indemnités, elles ne voulaient pas que les émigrés eussent trop de part aux succès. De-là vint que le corps de troupes aux ordres des ci-devant princes français, resta toujours sur les derrières de l'armée du duc de Brunswick. Mais les émigrés n'aspiraient en effet qu'à se gorger du sang de leurs compatriotes. C'est cette soif criminelle qui porta 300 d'entr'eux à demander des armes au général Beaulieu, lors de notre malheureuse tentative sur Mons.

grande nation, le pardon des injures l'honore; mais la politique est là pour réprimer les mouvemens indiscrets d'une sensibilité fatale au crédit public. Les besoins de l'état parlent plus haut que la commisération, et l'intérêt impérieux de la patrie oblige le législateur de s'armer d'une inflexibilité d'où dépend entièrement le triomphe de la révolution.

Je me rappelle d'avoir lu qu'Alexandre consulta un jour Parménion sur les offres que lui faisait Darius. Le roi de Perse offrait à celui de Macédoine sa fille Statira en mariage avec dix mille talens d'or, et ce qui était bien plus aux yeux d'un jeune conquérant enivré de la victoire, il lui offrait de lui abandonner toute la partie de l'Asie qui était au-de-là de l'Euphrate. Des propositions si avantageuses éblouirent Parménion, qui dit à son maître : *je les accepterais si j'étais Alexandre; et moi aussi, répartit Alexandre, si j'étais Parménion.*

Hé bien, la réponse des membres de la convention doit être calquée sur celle du roi de Macédoine. *Lezai* dit: « j'userais d'indul-» gence envers les émigrés si j'étais la conven-» tion; et moi aussi, réplique la convention,

» si j'étais *Lezai.* » Tant il est vrai que ce qui est louable dans un particulier, est condamnable dans le gouvernement; tant il est vrai, dis-je, que ce qui pourrait honorer un individu quelconque, peut ne pas être une action digne d'un souverain. Or, qu'est-ce que la convention nationale, si-non le représentant du souverain ? dès-lors elle doit tenir un langage qui convienne véritablement à celui dont elle est l'organe.

Mais, me dira-t-on, par quelle inhumanité voulez-vous envelopper des vieillards, des enfans et des femmes dans la même proscription dont vous frappez leurs enfans, leurs pères et leurs époux? Accuserez-vous ces bras (*) inhabiles à la guerre, d'avoir porté les armes contre leur patrie? La justice ne peut-elle donc émouvoir l'ame du législateur?

En ma qualité d'homme, je desirerais qu'il fût possible d'adoucir à leur égard la rigueur de la loi; mais le législateur me répond:

(*) Les plus ardens à inculper l'inflexibilité de la convention, sont ceux qui croient fermement à la damnation pour ceux qui naissent coupables du *péché originel.* Pourquoi n'admettent-ils pas en politique ce qu'ils admettent dans l'ordre de la grace.

Un vrai républicain, n'a pour père et pour fils,
Que la vertu, les dieux, les lois et son pays.

Or, si la nature doit se taire devant l'intérêt public, que peuvent les larmes des étrangers sur des individus que la patrie avertit sans cesse d'être en garde contre les propres séductions de leur cœur.

Je sais que parmi les émigrés il s'en trouve qui ne mériteraient point d'être confondus dans la foule. Plusieurs ont su se concilier à Lausanne l'estime des habitans du pays. On m'a cité messieurs *de la Forêt*, *de Divonne*, *de Bismont*, etc. J'en pourrais nommer d'autres qui vivent à Fribourg ou dans le canton; il y en a aussi dans la comté de Neuf-Châtel, mais malheureusement.

Apparent rari nantes in gurgite vasto.

PORTRAIT

PORTRAIT DES ÉMIGRÉS, D'APRÈS NATURE.

L'HOMME, répète-t-on sans cesse, s'instruit à l'école du malheur; l'adversité le dispose à entrer dans l'infortune de ses semblables, à compâtir à leurs peines; enfin, à entendre les philosophes et les auteurs; chacun cherche par-dessus tout au sein de ses maux, un cœur pour s'épancher. J'étais plein de ces idées quand le moment vint où il fallut me soustraire à l'affreuse tyrannie de *Robespierre*.

Quoiqu'atteint d'un chagrin profond à la vue des exécutions barbares qui deshonoraient chaque jour le peuple français, je fuyais néanmoins avec regret, tant la patrie a d'attraits pour les belles ames! La pensée que je ne serais plus le témoin habituel de ses malheurs, adoucissait cependant ce que ma fuite avait de douloureux. Allons, disais-je, dans des lieux où je puisse trouver des hommes, puisque ma patrie est en proie aux cannibales. Il est au-de-là du Jura, sur les bords du Léman, des infortunés, qui, comme moi, ont été contraints de s'arracher à leurs plus chères habitudes; nous nous raconterons nos chagrins, et nos

larmes se confondront au récit désastreux des maux qui ont transformé la France en un séjour de deuil et d'horreurs. Telle était l'image que je me formais de ma retraite en Suisse, en traversant les sommets du Jura.

A l'époque où j'allais mettre le pied sur cette terre hospitalière, les routes étaient couvertes de Lyonnais, qui, sous mille déguisemens, se hâtaient d'éviter la mort. Leurs malheurs avaient retenti jusqu'à moi : j'abordai les premiers que je rencontrai, et je m'empressai de les plaindre. Ah, me dirent-ils, vous êtes le seul qui ayez le courage de nous consoler !

De mon côté, je ne les écoutai point sans émotion : il me parut de mon devoir dans cette circonstance, de leur faire espérer un jour le triomphe de l'innocence et le châtiment du crime ; j'eus le bonheur de ranimer leurs ames flétries. Un doux espoir se peignit même un instant dans leurs traits.

Les malheureux, on le sait, se lient bien vîte, et nous fîmes route ensemble. Leur compagnie me soulagea ; à force de m'entretenir de leurs infortunes, ils m'avaient fait oublier les miennes. Grâces à l'intérêt que je pris à leurs malheurs ; je fis beaucoup de route sans m'en appercevoir. Déja je me livrais aux plus décevantes illusions en me flattant de ne trouver en Suisse que des Français sensibles et des compatriotes ; je tâchais d'écarter de moi l'idée que j'étais réduit à m'expatrier.

De mon arrivée en Suisse; de la conversation que nous eumes à Nyon avec des émigrés.

Hélas ! mon illusion dura peu, et je reconnus bientôt que tous les tigres n'étaient pas en France. Tous ceux qui en étaient sortis ne ressemblaient pas à mes compagnons de voyage, qui arrivèrent à Nyon, ainsi que moi, après beaucoup de fatigues et à travers mille dangers.

C'est ici que va commencer l'exposé simple et vrai de ce que j'ai vu et entendu. S'il m'échappe des traits amers contre les émigrés, c'est qu'il m'est impossible de renfermer audedans de moi-même l'indignation et l'horreur que la plûpart d'entr'eux m'ont inspiré. J'eusse senti quelque satisfaction en les embrassant comme des êtres en butte à tout ce que la misère a de hideux et de désespérant pour des hommes déchus ; mais ils me forcèrent de les hair. Car comment ne pas hair ceux qui ne respirent que la ruine du pays qui les vit naître ? La haine alors devient vertu.

Nous arrivâmes assez tard, et nous fûmes bientôt appelés à la *table d'hôte*. Vu que j'avais été informé d'avance qu'il y aurait des émigrés, j'imaginais les trouver désabusés des vaines chimères dont ils étaient autrefois épris. Bon Dieu ! quelle était mon erreur ? Je les trouvai toujours imbus des mêmes principes abusifs, et je me convainquis que la raison n'avait pas encore lui pour eux. Loin d'entrer pour quelque chose dans nos maux comme je l'avais pensé, ils ne nous marquèrent qu'une froide attention.

A la fin pourtant la curiosité les porta à nous ques-

tionner sur les causes de notre fuite, mais c'était moins par le désir de nous consoler qu'ils s'en informaient, que dans le dessein de tirer de nos réponses quelques lueurs d'espérance sur leur rentrée future.

Les lyonnais leur exposèrent les motifs de leur résistance, le malheureux succès qu'elle avait eu à cause des trahisons du dedans et de la défection des départemens confédérés. Ils s'attachèrent surtout à bien persuader aux assistans que la majeure partie des habitans de la ville de Lyon n'avaient pris les armes que pour défendre l'intégrité de la convention nationale.

A ces derniers mots je vis l'un des émigrés rougir de colère et frapper d'impatience sur la table. » Quoi, » s'écria-t-il, vous avez combattu pour *des régicides* » et des scélérats ! Hé bien ! vous avez mérité le sort » qui vous poursuit. Ainsi périront tous ceux qui se » prononceront en faveur des cannibales. — Nous, re- » partit le lyonnais, nous combattre en faveur des » cannibales ? Sachez que c'était pour soustraire la » patrie à leurs fureurs que nous avons hazardé nos » vies, exposé nos propriétés, et souffert un siége » glorieux et meurtrier. Sachez encore que ceux » pour lesquels vous montrez si peu de pitié ont reçu » vos femmes et vos enfans au milieu d'eux, qu'ils » ont trouvé parmi nous paix et protection, que » nous n'avons en un mot rien oublié pour alléger » leurs infortunes en tout ce qui n'était pas contraire » à la loi. Que fallait-il donc faire de plus ? — Ar- » borer la cocarde blanche, proclamer roi Louis » XVII, reprit l'émigré. — Ce que vous dites en ce

» moment nous eût rendu l'exécration de tous les
» bons français et nous étions jaloux de l'estime de
» nos frères de Paris et des départemens. Nous n'avons
» pas cessé un instant d'avoir pour cri de ralliement
» la liberté de la convention nationale et la justice.
» Le temps est passé où nous versions notre sang
» pour un homme, il ne coule plus maintenant que
» pour la patrie.

» Ainsi vous abandonnez, continua l'émigré, le
» pur sang des Bourbons, et vous aimez mieux avoir
» des milliers de tyrans qu'un prince qui régnerait
» par les lois. — Dites un prince qui régnerait d'après
» ses caprices ou ceux d'autrui, et qui ferait retomber
» sur nous le sang de son père. Mais quel est donc ce
» prince pour lequel vous montrez tant de zèle ? Un
» enfant. Et qui régnera sous lui ? où sont les mains
» assez fermes pour tenir les rênes du gouvernement ?
» sont-ce les frères de Louis Capet ? serait-ce
» Monsieur, nul à Coblentz comme à Versailles,
» livré sans réserve aux insinuations de M^e. de Balby ?
» serait-ce le comte d'Artois, qui, après s'être rendu
» en France la honte de son rang par la licence de ses
» mœurs, et l'exécration du peuple par ses dépenses
» ruineuses, devint encore en Allemagne la fable de
» l'Europe par un faste insensé, un gaspillage sans
» bornes et des projets ridicules ?

« Ah ! malheur à nous, si nous étions livrés à de
» tels maîtres ! Quel vaste champ ne s'ouvrirait point
» au pillage et à l'intrigue ! que de prétendues vic-
» times n'exigeraient pas des récompenses ou des
» indemnités ! Déja les cris de vengeance se font en-

» tendre ; les proscriptions suivent, et mille flatteurs » répètent de concert :

« Qu'un roi n'a d'autre frein que sa volonté même ;
» Qu'il doit immoler tout à sa grandeur suprême ;
» Qu'aux larmes, au travail le peuple est condamné,
» Et d'un sceptre de fer veut être gouverné.
» Que, s'il n'est opprimé, tôt ou tard il opprime. »

» Et dans quel temps ces perfides suggestions pourraient-elles trouver un accès plus facile auprès du » nouveau monarque, qu'après les tempêtes qui ont » tout renversé sur la surface de la France ? Ah ! plus » j'y réfléchis, et plus vîte je m'écrie du fond de mon » ame : *Malheur, malheur au peuple français s'il se » trouvait jamais à la merci des prêtres, des robins » et des nobles. Tous sont implacables dans leurs » haines, et sur-tout les derniers* ».

Ce n'est pas tout, la guerre civile s'allumerait bientôt ; car, ne vous y trompez pas, la masse de la nation est trop éclairée pour qu'elle puisse supporter le joug du despotisme et fléchir le genou devant l'orgueil sacerdotal. Croire qu'elle se pliera volontiers à l'oppression, c'est se bercer de vaines chimères. « De » même que les herbes vénéneuses croissent à côté » des plantes salutaires ; de même la tyrannie peut » s'élever à l'ombre de la liberté : mais les Français » ont trop avant dans le cœur l'horreur de l'esclavage » pour qu'on puisse se flatter de les réasservir. Le » prestige est passé ; l'homme connaît ses droits, et il » mourra pour les défendre ».

Autant je me sentais animé par la noble chaleur que le Lyonnais mettait à défendre les droits imprescrip-

tibles du peuple, autant les émigrés étaient confus et déconcertés. Ils voulurent parler des désordres qui avaient deshonoré la révolution ; mais leur répondit le Lyonnais, « ces désordres ne prouvent pas plus contre » la liberté et la république, que l'abus de la loi ne » prouve contre la loi. Si, parce que les émigrés ont » fait un mauvais emploi de leur courage en s'unissant » aux étrangers contre leur patrie, je concluais que » les émigrés sont des lâches, vous me diriez que j'a- » vance une absurdité et vous auriez raison. Soyons » donc de bonne-foi ; les crimes commis durant la ré- » volution sont l'ouvrage des scélérats ; on s'efforcerait » à tort d'en vouloir faire retomber l'odieux sur la » république et la liberté : la liberté ne se compose » que des plus purs élémens, les mœurs, la raison et » la justice ».

Après cette explication chaleureuse, il sentit que notre présence devait être importune, et il nous donna le signal de nous lever de table en demandant une lumière pour se retirer dans sa chambre. J'en fis autant ; et dès que je fus dans la mienne, je commençai à réfléchir sur ce que je venais d'entendre. Soyons indulgens, me disais-je ; ils ont l'ame ulcérée par le malheur, et le malheur nous rend injustes. Le caractère s'aigrit par les peines de l'ame aussi-bien que par les souffrances du corps. Qui de nous sait user de toute sa raison ? Ils souffrent par leur faute ; ils sont les artisans de leur misère, et tout au moins victimes de leur sottise, je le veux ; mais ne faut-il rien pardonner à la faiblesse humaine ? Est-il donc si aisé de se dépouiller des préjugés qu'on suça dès le berceau, des

préjugés enfin que l'intérêt personnel fortifie d'intelligence avec l'orgueil ?

Si le Ciel les eût fait naître parmi les citoyens ordinaires, ils penseraient comme nous ; ils ne diffèrent de nos opinions que par habitude et vanité. Du reste, on peut regretter amèrement ses parchemins, ses priviléges honorifiques, et être cependant aussi généreux que probe au fond du cœur. J'eusse poussé beaucoup plus loin toutes ces belles et inutiles réflexions ; mais j'étais las du voyage, et le sommeil, heureusement pour le lecteur, y mit fin sans que je m'en apperçusse.

Le lendemain, nous partîmes à dix heures du matin pour Lauzanne : je remarquai sur le chemin que les habitans du pays ne nous voyaient pas d'un fort bon œil ; et plus d'une fois je leur entendis dire : *Tiens, en voilà encore.* Je ne savais à quoi attribuer cette mauvaise disposition des esprits envers des malheureux ; mais la suite m'apprit qu'ils naissaient de la haine que les émigrés avaient su généralement se concilier. C'est ainsi que nous recueillions sans avoir semé.

Durant la route, je fis retomber la conversation sur la discussion chaleureuse de la veille, et je témoignai à mon compagnon de voyage combien j'étais aise que le champ de bataille lui fût resté. Permettez-moi pourtant, ajoutai-je, de vous inviter à tempérer le feu qui vous anime ; la situation des émigrés exige des ménagemens ; car vous le savez comme moi, ils sont malheureux.

Ah ! que vous ne connaissez guères, me répartit-il, ceux dont vous embrassez si généreusement la défense !

Je

Je me suis trouvé à portée de scruter le fond de leur ame, et loin d'inspirer la compassion, ils n'inspirent que de l'aversion. Chez eux, il n'y a pour l'ordinaire que sottise et ridicule, orgueil et bassesse. Fanfarons et hautains lorsque la fortune paraît leur sourire, consternés et rampans quand elle leur devient contraire.

Bon Dieu ! les couleurs, lui repliquai-je, dont vous les peignez, sont bien noires, pourquoi charger le tableau ? — Plût-au-ciel que cela fût vrai ! Mais loin de rembrunir le tableau, comme vous m'en accusez, vous reconnaîtrez bientôt vous-même que je suis au-dessous de la vérité. Je suis sûr qu'avant huit jours, vous en aurez une idée plus pitoyable encore que moi. Vous serez aussi révolté de leur orgueil que surpris de leur ignorance. Pour les bien apprécier, il faut vivre au milieu d'eux. Attendez-vous à les voir discourir et trancher sur tout, à les voir distribuer la louange et le blâme avec la même légereté qu'ils faisaient autrefois condamner un homme aux galères pour un lièvre ou un lapin. Ces gens-là sont incorrigibles. Ici finit la conversation sur le chapitre des émigrés.

Propos que nous entendîmes en arrivant à Lausanne ; scène violente qui eut lieu à la table-d'hôte du Lion-d'or.

Le voiturier qui nous conduisait nous mena à l'auberge du *Lion-d'or*. Les premières paroles que nous entendîmes en descendant de la voiture, furent celles-ci : *ils émigrent à leur tour*. Je fixai celui qui venait de parler, et à son maintien je reconnus qu'il était

français. D'autres étaient avec lui ; l'un d'eux s'écria : » quel affreux bouleversement dans les fortunes ? » Ce sont peut-être des millionnaires ! ..... — Bah ! » vous êtes plaisant, vous, avec votre pitié, repartit » fort haut, et à dessein, un militaire qui portait des » fleurs-de-lis, (a) *ils sont cause de tous nos maux...* » *avez-vous oublié que ces lyonnais ont demandé les* » *assignats sous la constituante?*

Mon Lyonnais, en passant devant les discoureurs, leur lança un regard assuré, puis il monta chez l'hôte pour demander une chambre, et je le suivis. Quand nous fûmes au haut de l'escalier, il se retourna de mon côté, et me dit : « Il paraît qu'il y a des inso- » lens logés dans cette auberge ; n'importe, nous » verrons ». Après avoir obtenu de M. Rhimbach (c'est le nom de l'hôte) une chambre telle que je la desirais, je le priai de me dire le nom du personnage qui s'était expliqué d'un ton si grossièrement insultant à notre sujet.

(a) A propos *de fleurs-de-lis*, un jour que j'étais assis sur un banc, sur la terrasse qui est à la cité devant la grande église de Lausanne ; j'entendis quelques paroles de la bouche d'un enfant, qui me firent une impression profonde. A l'extrémité du banc où j'étais, vint s'asseoir un autre français qui portait l'uniforme des chevaliers de la couronne. Des enfans jouaient devant nous, et nous étions tous deux spectateurs fort tranquilles de leurs jeux, quand un des enfans vint ramasser sa balle aux pieds de l'émigré français. Tout-à-coup l'enfant s'arrête ; il le regarde d'un air d'étonnement durant près d'une minute, puis il ajoute : » quoi, vous portez » les livrées de l'esclavage ! » l'enfant se retire après cette laconique exclamation, et l'émigré reste interdit. Cet enfant avait environ dix ans.

M. Rhimbach ne put me le nommer, vu que son nom ne lui revint pas à la mémoire; mais il m'apprit que c'était un ci-devant gentilhomme français, qui arrivait de l'armée de Condé, dans laquelle il avait fait la campagne, attendu qu'il faisait partie du corps appelé *les Chevaliers de la Couronne.*

Nous passâmes la soirée avec force ennui; à la fin, l'heure du souper vint, et nous fûmes avertis de passer dans la salle. En y entrant, nous observâmes soigneusement les visages, et nous fûmes assez heureux pour n'y pas rencontrer celui du *chevalier* dit de la *Couronne*, qui avait si charitablement distilé le venin de son cœur. J'appris bientôt que messieurs les émigrés ne faisaient qu'un repas. Cette nouvelle me fit grand plaisir, et je reconnus, au ton aussi honnête que modéré de la conversation durant tout le souper, que leur absence n'était pas un malheur.

Le dîner du lendemain ne fut pas aussi calme, et je m'aperçus dès en entrant qu'il y aurait de la contrainte. Un certain baron de V.... tenait le haut bout. Ce baron a l'œil fixe, au sourcil froncé, semblait dominer la table. Ses airs étaient ceux d'un homme qui croyait par sa présence honorer la compagnie. Il avait pris sur lui de faire les honneurs. Et les moins clairvoyans voyaient très-bien que tout le monde n'avait pas l'avantage de lui plaire. Son regard plein de bile décelait des dispositions attrabilaires, et une mélancolie sombre se répandait quelquefois tout-à-coup dans ses traits. Du reste, il n'était pas sans esprit; mais l'aigreur perçait dans ses moindres propos. Des manières brusques, comme s'il fût sorti d'une rêverie,

prouvaient à chacun qu'il y avait de l'agitation dans son ame. Il parlait peu et affectait de ne parler, pour ainsi dire, que par sentence. Ce qu'il disait lui semblait devoir être le *nec plus ultra*; je remarquai même que la moindre contradiction était une étincelle pour ce tempérament combustible.

Tout allait assez bien et l'on touchait au dessert, quand malheureusement quelqu'un s'avisa de dire qu'on accusait les Lyonnais d'avoir apporté beaucoup de faux assignats de France et d'en avoir déja répandu en Suisse. — Ils auraient bien mieux fait, reprit le baron de V.... de les répandre en France. — M. répliqua mon Lyonnais, il serait beaucoup plus juste de ne tromper personne. — A votre aise sur ce point; quant à moi, je voudrais en avoir pour deux milliards et savoir un moyen pour les jeter dans la circulation; car il n'y a que ce moyen pour hâter la fin de nos maux. — Ce vœu, reprend aussi-tôt le Lyonnais, d'un ton de voix peiné, n'est pas délicat; et quiconque ferait ce que vous dites, mériterait d'être pendu. — Comment pendu, savez-vous que vous m'insultez? Apprenez que je suis gentilhomme et qu'ailleurs qu'ici vous me feriez raison. — Moi je suis bon français, je soutiens ce que j'ai avancé; je vais plus loin même, car je tirerais la corde. — Ah! pour cette fois, c'est pousser trop loin la chose; je vous somme de me faire réparation devant le baillif. — Allons, M., j'y répéterai le propos infâme que vous avez tenu, et nous saurons si le gouvernement favorise ici les fripons publics, les faux monnayeurs, ou ceux qui déclarent vouloir l'être.

Les deux champions s'étaient déja levés : mais les derniers mots du négociant de Lyon furent un trait de lumière pour ceux-là même qui avaient souri d'abord aux discours du baron. Il faisait beau les voir s'entremettre pour appaiser cet éclat scandaleux. MM., de grace, un peu moins de vivacité ; tout cela vient de ce qu'on s'est mal entendu ; on ne prend pas ainsi les choses à la lettre. Bref, on s'en tint là ; toutefois le restant du dîner fut silencieux. Le baron, honteux de son incartade, avalait les morceaux sans mâcher et tenait constamment les yeux sur son assiette. Quant au Lyonnais, sans se prévaloir de sa modération, on remarquait dans ses traits une sorte de jouissance intérieure ; on croyait deviner qu'il se disait au fond de l'ame : *Non, je ne souffrirai jamais qu'on se fasse gloire d'être mauvais français et traître à son pays.* Ceci se passa le 28 octobre 1793.

Cette querelle fit grand bruit ; les patriotes de Lausanne en rirent beaucoup (*a*), et les émigrés fulmi-

---

(*a*) Les Lauzannais prenaient plaisir à fabriquer des nouvelles fausses pour se jouer de la crédulité des émigrés : ceux-ci étaient tellement avides de nouvelles, qu'ils assiégeaient, chaque jour de courier, le bureau du facteur, *Bugnon*. Ils avaient coutume de dire, si les nouvelles leur étaient favorables : *Le Courier a bien rendu aujourd'hui.* Dans le cas contraire, ils s'écriaient : *Il n'a rien rendu.* Vu leur avidité, les Lauzannais forgeaient une lettre, affirmaient qu'elle venait de Berne, que c'était la copie d'une dépêche envoyée extraordinairement par le duc d'Yorck au lord Fitz-Gérald, ministre de l'Angleterre, et les émigrés d'y croire sur l'heure. C'est ainsi qu'ils ajoutèrent foi à la prise de Maubeuge, dont la nouvelle était, disait-on, parvenue par cette voie. Le bulletin portait qu'on avait forcé le camp retran-

nèrent contre le baron de V.... qui, disaient-ils, était un imprudent de s'être commis de la sorte avec un avanturier.

Après le dîner je fus au café *Fontaine*, où j'avais appris que se rendaient mes compatriotes fugitifs. J'y trouvai peu de monde ; mais un négociant de Montauban, avec lequel j'avais fait autrefois des affaires, et dont je fus reconnu, m'en dit à l'instant la cause.

L'entrée du café avait été interdite aux émigrés par M. de Buren, vu qu'ils s'y étaient permis des propos outrageans pour sa seigneurie baillivale, et des discours plus qu'indiscrets concernant la neutralité du gouvernement de Berne, qu'ils accusaient chaque jour de lâcheté et d'ingratitude envers la maison de Bourbon.

Le temps était, ce jour-là, fort vilain ; la pluie ne laissait aucune espérance de pouvoir se promener ; c'est pourquoi je proposai au négociant de faire quelques parties de billard. Il s'excusa sur ce qu'il avait promis de se rendre dans une maison, mais il ajouta qu'il se ferait un plaisir de me mener avec lui pour me présenter au maître de la maison.

Celui chez lequel il proposait de me conduire était

---

ché sous les murs de la place, que les émigrés y étaient entrés le sabre au poing et le pistolet à la main. Rien n'était plus positif, la nouvelle était officielle. Tous les visages étaient rayonnans. Malheureusement l'illusion dura peu. Le lendemain on reçut les journaux de France, qui annonçaient que Cobourg avait repassé la Sambre et levé le siège. Les émigrés ont été vingt fois pris pour dupes de cette manière, sans qu'ils en soient pour cela devenus plus précautionnés en fait de nouvelles.

un français nommé M. de S...., ci-devant conseiller à la cour-des-aides d'Aix. Vous verrez chez lui, ajouta-t-il, nombreuse compagnie. Depuis l'interdiction de ce café, les émigrés s'y rendent assez ordinairement pour tuer quelques heures dans l'après-dîner.

J'acceptai par désœuvrement, et je fus introduit. Le négociant d'Aix annonça que j'avais eu le bonheur de me soustraire à la fureur des jacobins, et assura que j'étais un excellent royaliste quoique je fusse sorti de France tout récemment.

M. de S.... me fit un accueil leste, mais gracieux; après quoi, il me dit : pour votre bien-venue, vous allez, j'espère, nous dire des nouvelles.

Ce que c'était que la maison de M. de S.... ; son portrait et ses espérances.

Avant d'aller plus avant, il faut dire quelle était cette maison : c'était à la fois un tripôt, un cabaret et un entrepôt de mensonges. La cuisine de M. de S.... et son existence étaient fondées sur les bénéfices qu'il faisait en donnant à manger et à jouer ; ajoutez à cela trois louis que Mad. d'Artois lui envoyait tous les mois de Turin pour le payer de toutes les sottises (a)

(a) Il partit pour Turin vers la fin de décembre 1793 : ce fut M. de M.... gentilhomme dauphinois, d'une grande stature, sec, hâve, opiniâtre, emporté, qui paraissait de sa vie n'avoir parlé qu'à des chevaux, et dont la bêtise égalait l'orgueil; ce fut, dis-je, M. de M..... qui le remplaça dans cet honorable emploi. Le bulletin qu'envoyait ce dernier, n'était autre qu'une compilation des gazettes allemandes que lui traduisait un certain

politiques qu'il lui expédiait, et vous aurez une idée juste de la manière d'être de M. de S.... à cette époque.

Son épouse se donnait beaucoup de mal; c'était une femme d'une taille au-dessus de la moyenne, et qui avait dû être fort bien dix ans plutôt. Ses traits étaient réguliers, et sa peau d'une blancheur éblouissante. Ajoutez à cela de grands yeux que couronnaient deux sourcils bien prononcés et des cheveux d'un magnifique noir d'ébene. Voilà comme me parut d'abord Mme. S....

Malheureusement le reste n'y répondait guères; car vu qu'elle était mal mise, très salle et un peu replette, elle avait véritablement l'air d'une grosse cuisinière et point du tout celui d'une femme comme il faut. Quant à la saleté, son mari l'emportait encore en cela sur elle.

C'était un homme maigre, noir et d'une taille moyenne; il avait les yeux vifs et le teint bilieux. Son costume n'était pas de nature à éblouir; il portait

---

comte de S...., lequel se prétendait cousin de Dubois-Crancé par sa femme. Ce comte délogea un beau matin de chez M. le Vad à la cité, sans mot dire, et sans lui payer cinquante louis qu'il lui devait. Cette conduite peu délicate était assez ordinaire aux émigrés : j'ai su dernièrement qu'un nommé R., se disant baron, ayant, à son retour de l'armée de Condé, l'hiver dernier, essuyé une grande maladie, durant laquelle il reçut des secours sans nombre de la noblesse de Lauzanne, est parti pour Lyon dans le courant de mai, sans payer ni cordonnier, ni tailleur, ni marchand de drap. Il est bon de remarquer qu'il avait, avant son départ, vendu à vil prix son linge et ses habits on m'a assuré que, quoiqu'il fût muni d'un passe-port comme Suisse, il avait été arrêté et mis en prison en arrivant à Lyon.

une

une redingotte brune, chargée de poussière ; et sa tête était coiffée d'une perruque déja jaunie par le temps. A mon arrivée M. de S.... se leva et tourna son derrière au feu d'un air de supériorité ; à son premier coup d'œil, à ses manières aisées et tranchantes, je jugeai qu'autrefois il avait été répandu dans le grand monde. Son corps grêle et usé annonçait même qu'il n'avait pas dû toujours être maltraité des dames. Il avait le regard assuré, le propos caustique et le maintien libre. Sa vue se promenait à droite et à gauche avec autorité ; il parlait à celui-ci, questionnait celui-là, et un rire moqueur se faisait presque toujours remarquer sur ses lèvres à chaque mot qu'il prononçait. Quoique fort peu instruit, il se mêlait de composer. Sa suffisance était extrême, et de mes jours je n'ai encore rencontré un homme plus vain et plus affirmatif.

Je reviens maintenant à notre conversation politique, ou plutôt à la sienne ; car à peine lui eus-je donné quelques légers détails qu'il s'étendit sur le chapitre de ses espérances ; elles étaient sans bornes. Il méditait déja de se rendre à Turin pour aller ensuite à Toulon. Bref, 100,000 hommes s'y rassemblaient dans son idée. Quarante mille se portaient sur les derrières de l'armée française d'Italie pour lui couper toute retraite : les 60,000 autres marchaient sur Aix et s'emparaient de la Provence ; en un mot, M. de S.... faisait au printemps prochain danser les patriotes.

Ces discours me jettèrent dans une sorte d'extase, et je n'aurais pas eu la force de répondre un seul mot à cet étrange personnage. A force de m'étaler ses

espérances absurdes, ses plans de campagne ridicules, il m'avait stupéfié. Heureusement M. de S.... prit ma surprise pour de l'admiration et il continua.

Toutefois M. de S.... borna là ses succès militaires; il me demanda si j'avais lu *les* (*a*) *considérations de Mallet-du-Pan, sur la nature de la révolution de France.* Il y a, continua mon discoureur, du bon dans cet ouvrage; mais ce *Mallet* a toujours ses deux chambres en tête. C'est un écrivain de la maudite faction qui a commencé tous nos malheurs.

A mon sens *Bergasse, Lally, Mounier* sont plus coupables que les jacobins. Si les anglomanes n'avaient pas monté les têtes pour la liberté, il n'y aurait jamais eu de révolution, et les assassins ne domineraient pas aujourd'hui en France.

Voici un petit écrit que j'ai fait en réponse à la brochure de Mallet-du-Pan, vous le lirez. Je le relève d'importance; car, tel que vous me voyez, je suis un émigré *pur* (*b*), moi; je suis sorti de France depuis 89, dès le commencement de la révolution, après la séance royale du 22 juin. Toujours attaché aux vrais principes, j'ai suivi la fortune des princes, et je n'ai cessé d'écrire contre les prétendus réformateurs de mon pays.

(*a*) Un homme de beaucoup de sens, que je vis le lendemain, et auquel je parlai de cette production politique, en porta ce jugement: *Il y a plus de fumée que de lumières, d'aigreur que de raison: M. Mallet écrit fort bien quelques pages; mais il ne sait pas faire un ouvrage.*

(*b*) Emigré pur! C'est ainsi que s'appelaient tous ceux qui, les premiers, formèrent des rassemblemens à Coblentz, et y rampèrent devant l'intrigant Calonne.

M. de S.... me fit alors, avec une sorte de volupté, l'énumération des brochures sans nombre qu'il avait composées contre les constituans et les jacobins. Le dernier fruit de ses veilles était un pamphlet intitulé : *Les Régicides*. Quant aux autres, le titre d'un seul est resté dans ma mémoire, parce qu'il était en effet assez singulier pour être retenu. Le voici : *Ils sont plus féroces que des tigres, et plus bêtes que des dindons.*

Quoique tout ce que j'entendais fût nouveau pour moi, je commençais pourtant à m'ennuyer, quand M. de S.... réveilla mon attention en me présentant une brochure qu'il prit sur sa cheminée. Avez-vous lu cela, me dit-il ? c'est de Me. de St... N'est-il pas plaisant que cette c....-là, qui fait ici la vie avec N....., qui, d'accord avec son père et les constituans, a mis Louis XVI et la reine sous le couteau dont ils ont été frappés depuis, se mêle d'écrire en faveur de la reine (*a*). Je crois que si cette princesse vivait, elle lui dirait « qu'après tous les outrages dont on a chargé la » fille de Marie-Thérèse, le plus grand de tous est » d'être défendue par une c.... (*b*) »

J'ai, continua M. de S...., plus d'horreur, je vous l'avoue, pour *les constituans*, *les feuillans et les monarchiens*, que pour *les jacobins ;* au moins Robes-

(*a*) On vendait alors, à Lauzanne, une brochure intitulée : *Réflexions sur le procès de la reine*. On l'attribuait à Me. de St...

(*b*) Les honnêtes gens sauront réduire à leur juste valeur ces propos diffamatoires ; ce n'est pas de la bouche d'un *jacobin royaliste* qu'il faut attendre des expressions mesurées. Quand on hait d'aussi bon cœur que M. de S...., on ne trouve jamais de termes assez forts pour noircir et calomnier.

pierre sait comme l'on doit régir la France ; il a compris qu'il lui fallait un maître. Mais pour les modérés, les pauvres gens font pitié ! ils n'ont, avec leur gouvernement mixte, produit jusqu'à ce jour que l'anarchie.

M. de S..... se serait peut-être étendu beaucoup d'avantage, mais quelqu'un vint qui nous interrompit. C'était le marquis d'A.... il dit à M. de S.... que son bulletin d'Italie ne lui avait rien appris, et qu'il venait pour le prier de lui faire part du sien. M. de S.... recevait exactement de Turin des lettres, deux fois la semaine; mais ces lettres n'étaient pour l'ordinaire qu'un tissu d'invraisemblances, de sottises et de mensonges.

Tout le verbiage de M. de S.... nous avait insensiblement conduit à la nuit, et je me retirai. Il parut fort satisfait de ma visite; disons mieux, de la complaisance avec laquelle le l'avais écouté ; son amour-propre ne lui laissait pas le moindre doute que j'emportais une haute idée de sa personne. Il m'invita pour cette raison à le revenir voir, si j'obtenais la permission de résider à Lausanne; je lui fis une réponse honnête sans lui rien promettre, et je retournai au *Lion d'or*, où je fus accompagné par le négociant de Montauban.

Dès que nous fûmes dans la rue, il me dit : « hé » bien ! que pensez-vous de M. de S.... de sa manière » de voir les choses, et de ses espérances ? — Certes, » lui répondis-je : »

» En bonne opinion c'est, je vois, un rare homme,
» Et sur cet oreiller il dort d'un fort bon somme. »

Mais un mot de grace, parlez-moi avec franchise : sont-ils tous aussi vains et aussi haineux? Conservent-ils tous également l'espoir d'être encore quelque jour comtes ou marquis. — Tous ; pas un qui ne croie à la contre-révolution, beaucoup plus fermement qu'en dieu.

Ce soir, pour passer le temps, je veux vous conter une aventure qui m'est arrivée dernièrement. Voici sa narration presque mot pour mot.

Nous possédons, dit-il, parmi nous, un conseiller d'Aix, nommé B.... (*a*), qui demeure à trois quarts de lieue de Lausanne, chez madame de Su... Ce baron est un singulier original. Figurez-vous un grand flandrin, sec, vaniteux, avec des yeux morts à la tête et un peu égarés ; voilà le physique du personnage. Quant à ses facultés intellectuelles, vous en allez juger.

Ce B.... est un nouvelliste à trente-six karats, qui entretient une correspondance avec des émigrés de l'armée de Condé et qui croit à toutes les nouvelles qu'il en reçoit, comme les Juifs à la venue du messie. Jamais il ne vous aborde qu'il n'ait force lettres en poche, gazettes, extraits de journaux, et quand il vous acoste, c'est toujours avec un air de confiance et de contentement. S'il vous connaît, vous êtes sûr, alors qu'il vous rencontre dans la rue, qu'il s'arrête pour

(*a*) Ce b.... a depuis renoncé au métier de nouvelliste, parce qu'il n'avait plus que des choses fâcheuses à apprendre et à redire ; mais afin de ne pas se trouver avec ses compatriotes dans l'autre monde, qui étaient tous maudits de Dieu pour leur attachement à la révolution, il s'est fait dévôt. Beaucoup d'émigrés l'ont imité.

vous demander des nouvelles ou plutôt qu'il se cramponnera pour vous en dire.

Le beau, sur-tout, est de le voir quand il a reçu lui-même directement des nouvelles. Pour cette fois il ne se sent pas d'aise; il va de maison en maison, il court par les rues; et s'il vous rencontre, il vous crie à dix pas: *bonnes nouvelles!* vous prendre par le bras, vous conduire dans une allée, tirer ses lettres de sa poche, vous répéter deux ou trois fois avant de commencer, *c'est sûr, c'est du bon coin, je vous les garantis*; sont des préambules par lesquels il faut passer.

Enfin le voici qui lit; il pèse sur les mots et s'écrie quand il est au bout: « ça va comme vous voyez! » qu'en pensez-vous? » Vous vous disposez à lui répondre, il est déja loin. Il vole communiquer ses dépêches au baron de***, au comte de***, à l'abbé de***, à condition toutefois qu'il en fera, sur le chemin, part à autant de personnes de sa connaissance qu'il en pourra rencontrer. Voilà l'original, dont je vais vous entretenir, peint trait pour trait.

Un jour que je sortais de lire les journaux au *café Littéraire*, je fus me promener sur le *Mont-Benon*. M. B.... s'y reposait à l'ombre: d'aussi loin qu'il put se faire entendre, il me crie! « Quelles nouvelles? » Je m'approche et je lui réponds qu'elles n'étaient pas trop bonnes. « Comment, pas trop bonnes? toutes les let- » tres sont excellentes. —Cependant, lui repliqu'ai-je, » le duc d'Yorck vient d'être contraint de lever le siége » de Dunkerque. —Et vous croyez cela, vous? moi je » vous donne ma parole que vous apprendrez la prise » de Dunkerque sous huit jours; c'est une place qui ne

» peut pas tenir.... — Je ne sais d'où vous peut venir » tant de confiance ; mais l'on est fort loin de-là. » — Pauvre garçon, repartit-il ! vous n'êtes pas au » courant ! vous ne savez pas, je le vois bien, qu'il y » a ici parmi les émigrés des patriotes déguisés qui » ont toujours l'air d'avoir peur (*a*) que les choses » n'aillent pas au gré des honnêtes gens, parce qu'au » fond ils voudraient qu'elles fussent mal. Doréna- » vant, mon cher, ajouta-t-il familièrement, ne » croyez pas si vîte aux fâcheuses nouvelles !

» Monsieur, lui répartis-je, j'aime à voir votre » confiance, mais j'ai le malheur d'être un trembleur, » et je vous avoue que j'ai de sinistres pressentimens. » Je viens de lire *le journal de Paris* et la nouvelle » y est fort bien circonstanciée. — Ah parbleu ! Vous » m'étonnez. Est-ce qu'un homme de bon sens ajoute » foi à leurs contes ? Qui ne sent point qu'ils n'ont » d'autres ressources pour contenir le peuple que de » le tromper ! Je vais lire moi-même les nouvelles, » et je suis certain d'avance d'y découvrir des carac- » tères de fausseté.

Il vient et lit : à peine a-t-il lu six lignes qu'il change de couleur. — Hé bien, lui dis-je, dès qu'il fut plus avancé, qu'en pensez-vous maintenant ? Ma question le met en fureur ; il frappe sur la table, trépigne des pieds et s'écrie : » cela n'est pas vrai,

---

(*a*) Quiconque aurait osé, en leur présence, manifester quelques doutes sur la possibilité, ou plutôt sur la certitude de la contre-révolution, était assuré d'être regardé comme un *Jacobin*.

» c'est une imposture pour remonter l'opinion, je le » gagerais. »

Puis mon énergumène prend son chapeau, part et me plante là. Deux étrangers, qui étaient présens le prirent pour un fou, et je crois franchement qu'il l'est un peu.

A en juger d'après votre récit, cela ne me semble guères douteux ; mais apprenez-moi comment les émigrés font ici pour vivre : quelles sont leurs ressources ? La plûpart, me répondit-il, sont de la Franche-Comté, du Lyonnais, du Dauphiné ou de la Provence, et tous avaient jusqu'à ce jour tiré beaucoup de fonds, ou de marchandises par la voie de Lyon. Depuis que les communications sont devenues plus difficiles, il s'est établi des espèces de bureaux de courtage.

Ces courtiers d'émigration ont des agens adroits, et moyennant 12, 15 ou 18 pour cent que les émigrés leur donnent, ils mettent leurs barbets en campagne. Ils ont soin d'attendre qu'ils aient cinq ou six commissions sur la même route, ou dans le même département ; et leur barbets, munis de passe-ports, comme suisses de nation, passent à travers les difficultés et les franchissent. Si-tôt qu'ils sont de retour avec les fonds, les courtiers (*a*) retiennent tant pour cent, et

(*a*) Un perruquier de Lausanne nommé *Neria*, a fait pour son compte plusieurs voyages de ce genre, au moyen desquels il s'est considérablement enrichi : je l'ai entendu se glorifier d'avoir un jour passé aux frontières une certaine quantité de louis qu'il avait fait cacher dans de la pâte, et qu'il avait fait cuire ensuite. Sa femme entend ce métier tout aussi bien que lui.

comptent

comptent le reste aux émigrés, suivant ce qui leur revient.

Les émigrés usent encore d'un autre moyen : ils écrivent en France en prenant la précaution de faire remettre leurs lettres soit à Pontarlier, soit à Versoix, Ferney et Carrouge. Dans ces lettres, ils avertissent de mettre une somme chez un banquier qu'ils désignent, à la disposition de tel banquier de Lausanne, ou de Genève. Aussitôt qu'ils ont reçu avis du dépôt, ils vont trouver le banquier du pays neutre et le prient de tirer, comme pour lui, sur telle maison. Il se prête à leur désir sans difficulté ; mais cette voie ne réussit cependant pas toujours.

Une autre ressource qu'ils ont encore habilement employée, a été de faire des loteries de leurs bijoux, de leurs montres, ou de fort belles garnitures de dentelles. La loterie se remplit pour l'ordinaire par les soins de deux ou trois personnes charitables. On la tire, et si le lot échoit à quelque personne riche, elle garde l'incognito, et n'envoye point chercher les effets. Les anglais sont surtout dans cet usage. J'en connais qui déchirent leurs billets sans attendre le tirage. Ces sortes de loteries ont, pour cette raison, déjà rapporté à certains émigrés des sommes assez considérables.

Quelques-uns d'entr'eux ont aussi fait commerce de faux (*a*) assignats ; d'autres de faux (*b*) passeports.

(*a*) Un émigré a, de mon temps, été envoyé par le tribunal d'Aubonne, au château d'Harbourg, pour cette raison.

(*b*) Un nommé Longeon, gentil-homme français, a été

Il y a d'ailleurs quelques femmes qui travaillent de leurs mains; je vois souvent un chevalier de S. Louis, ancien officier d'artillerie, qui fait des lanternes de papier, des calendriers, etc. Ceux qui les achètent les payent ordinairement fort cher, attendu qu'on ne manque jamais de leur dire de quelle fabrique sortent ces bagatelles. N'imaginez pas cependant que les émigrés soient fort répandus dans la société? Car outre qu'en général leurs airs déplaisent, la livrée du malheur n'est pas une bonne recommandation auprès de l'opulence. L'homme accoutumé aux jouissances douces, fuit la rencontre de ceux qui pourraient exciter en lui des réflexions capables de troubler son bonheur. Toutes les maisons des riches sont des tours de Danaé; on n'y entre qu'avec de l'or, ou qu'autant qu'on se donne pour en avoir.

Je vous remercie, lui dis-je, des détails que vous venez de me donner; vous m'avez mis au courant d'une infinité de choses qui, au besoin, sont excellentes à savoir, et j'en ferai mon profit. Nous nous quittâmes ensuite en nous témoignant mutuellement la satisfaction de nous être rencontrés, et le désir de nous revoir de nouveau.

Je partis le lendemain pour Vevay. A mon arrivée dans cette petite ville, où les principes de la liberté sont vivement goûtés, j'appris, *aux Trois-Couronnes*, une aventure qui me perça le cœur. La maîtresse de l'auberge, *Me. Pachoud*, racontait à des Lyonnais,

---

condamné, après avoir subi 4 mois de prison à Lausanne, à passer sa vie dans le même fort, pour avoir fait faire un cachet semblable à celui du baillif de Lausanne.

qui étaient descendus la veille au soir chez elle, qu'une jeune femme de vingt cinq ans, grosse de sept mois, mariée à un riche négociant de leur ville, avait, le jour précédent, passé le lac par un temps fort orageux, après avoir traversé à pied tout le Faucigny. Quand elle m'a payé, hier matin, ajouta l'aubergiste, elle m'a dit les larmes aux yeux, en me montrant deux écus de six francs : *Voilà maintenant toute ma fortune.* Elle se rendait, continua M.e Pachoud, près de son mari, qui s'était réfugié dans le canton de Fribourg.

Je restai deux jours à Vevai, durant lesquels je m'informai de diverses choses concernant le siège de Lyon. Ce fut d'eux que j'appris, d'une manière très-positive, que M. de (*a*) Précy n'était point mort, et qu'il était en lieu de sûreté. Sans être indiscret, leur dis-je, oserais-je vous demander si vous avez été assez heureux pour sauver quelques débris de votre fortune ? L'un d'eux me répartit qu'il avait eu le bonheur de sauver toute son argenterie dans une grande malle, à la faveur de papiers de musique dont il l'avait remplie sans aucun ordre.

Un autre m'instruisit du stratagême ingénieux dont il s'était servi pour faire sortir de France mille louis. Voici de quelle manière il me le raconta.

« J'avais mis trois malles l'une dans l'autre. La

(*a*) M. de Précy se sauva à pied, après s'être confié à un homme du pays qui lui promit de le conduire dans un lieu sûr. Cet homme le mena dans la commune de *Sainte-Agathe*, commune du Forez. Il y est demeuré sans péril pendant plus d'un an. Cette commune est peut-être celle de France où l'on compte le plus de royalistes.

» première était à double fond ; c'était là que j'avais
» placé mon or. Tout étant bien arrangé, je m'ache-
» minai vers Ferney, et je chargeai mes malles sur
» un charriot qui partait précisément pour cette ville.
» Quand j'y fus arrivé, je tâchai de découvrir le
» moyen de faire arriver sain et sauve, à Genève, le
» peu que j'avais emporté. Le hasard me servit au-
» de-là de mes vœux, en me conduisant dans l'auberge
» où était logé un genevois, usurier de son métier,
» nommé Valette. »

« D'après les renseignemens que je pris de mon hôte, concernant le sieur Valette, je lui offris, attendu qu'il était fripier, mes malles, lui déclarant que je lui en ferais bon marché, parce qu'elles m'embarrassaient. Nous convînmes d'un louis, et dans l'après dîner même, Valette (*a*) partit avec pour Genève. Je l'y suivis de près, comme vous le présumez sans doute, et à mon arrivée, mon premier soin fut de courir chez un marchand de mes amis que je mis dans la confidence de ma ruse. Aussi-tôt que je lui eus donné les instructions nécessaires, il partit pour racheter ma grande malle, laquelle lui coûta seule le louis que Valette m'avait donné pour les trois. »

Je ne vous peindrai point la joie que dût éprouver un malheureux proscrit, en se voyant à la fin possesseur tranquille de ce qui pouvait seul l'arracher à

(*a*) Ce Valette demeure à Genève, au *Chandelier d'or*, dans le quartier dit *la Grenetta*. Il a été tellement inconsolable d'avoir obligé un malheureux, sans le savoir, que plus de six mois après il n'en parlait encore qu'en se maudissant lui-même.

la misère. Celui qui racontait cette anecdote avait en effet dû sentir vivement ce bonheur, car seulement en me la redisant, ses yeux se remplirent de larmes.

Je me rendis à Fribourg; la première chose qui me frappa, ce fut une multitude de prêtres français émigrés ou déportés. On ne pouvait faire un pas sans en rencontrer des bandes considérables. Je m'enquis de l'auberge où je pourrais trouver des lyonnois, et l'on m'indiqua celle des *Tanneurs*. J'y fus loger et j'y passai deux jours assez agréablement avec quatre marchands de Lyon. Sur ce que je demandai à l'aubergiste comment les prêtres faisaient pour vivre dans le canton; il me répondit que la plupart étaient très-misérables, et que sans l'humanité des paysans, qui en avaient pris chez eux plus de deux mille gratuitement, un très-grand nombre serait péri de misère. Quelques-uns cependant trouvent encore, ajouta-t-il, le secret de tirer de l'argent de la France.

Voici l'anecdote qu'il me raconta à ce sujet. « J'en » connais un, continua-t-il, auquel on a envoyé der- » nièrement trois cents louis cachés dans la reliure » d'un certain nombre de volumes *in-4°.* et *in-folio*, » dont on avait obtenu la libre sortie de France, sous » prétexte que c'était *des livres fanatiques*. Il y avait » aussi pour plus de 100 mille livres d'assignats dans » des feuilles qui avaient été adroitement colées et » dont les folios avaient été indiqués dans la facture. »

Enfin me voici à Berne pour solliciter la permission de résider à Lausanne. Je m'adressai à M. Stéiger, avoyé, auquel j'étais recommandé, et j'obtins ce que je désirais. Nous étions déjà au 12 novembre, et

l'on savait des détails sur les efforts que les français avaient fait pour forcer M. de Wurmser à rétrograder et à lever le blocus de Landau.

J'en appris de nouveaux des émigrés qui se trouvèrent à l'auberge du *Faucon*, durant le temps que je demeurai à Berne. Ils ne tarissaient point sur les louanges dont l'armée de Condé s'était rendu digne par le courage avec lequel elle avait résisté aux attaques des patriotes. A les entendre, les émigrés avaient eu toute la gloire des journées des 2 et 3 novembre; et M. de Wurmser, ajoutaient-ils, quoiqu'il en fut jaloux, le savait bien. Eux seuls avaient soutenu les efforts de la moitié de l'armée française : bref, sans eux les autrichiens étaient f.... Je remarquai dans leurs discours cette vanterie dégoûtante, qui ne fait que rappetisser quiconque croit par-là rehausser l'éclat de ses actions.

Ils parlèrent ensuite avec emphase de la journée du 14 octobre, journée où Wurmser et Brunswick forcèrent les français d'abandonner les lignes de Weissembourg, après les avoir tournées. Je leur entendis raconter les anecdotes suivantes.

« Les généraux de Brunswick et de Wurmser, qui » depuis ont rejetté l'un sur l'autre les revers qu'ils » éprouvèrent en commun à la fin de la campagne, ces » généraux, au rapport des émigrés, étaient au » moins fort d'accord au moment du triomphe. D'aussi » loin que MM. de Wurmser et de Brunswick s'ap- » perçurent, ils se tendirent les bras, et le général » prussien dit à l'autrichien : *permettez-moi d'embras-* » *ser le grand vainqueur de la Lauter.* »

« Lorsque M. de Wurmser entra dans Weissem-

» bourg, un officier municipal se présenta pour le » complimenter. A peine eut-il dit, *mon général*, que » M. de Wurmser lui repliqua : *taisez-vous, vile ca-* » *naille, vous avez les premiers demandé la mort de* » *votre roi ; vous êtes des assassins et je vous traiterai* » *comme tels.* »

« M. de Vioménil ne traita pas mieux les membres » de la commune. Un d'eux lui ayant dit : *a seyez-* » *vous, mon général.* — Si je voulais m'asseoir, re- » partit M. de Vioménil, je vous aurais *commandé* de » m'apporter un fauteuil. »

« Quand on amena la femme Lebel, femme d'un des » intendans de M. d'Artois, devant M. de Wurmser, » ce général lui dit : *vous êtes une catin ; je vous ferai* » *imprimer la marque de la guillotine sur le front.* »

Mon retour de Berne à Lausanne. Manière singulière dont les émigrés se consolent quand le succès trompe leur attente. Leur conduite future s'ils rentrent en France. Propos atroce que j'ai entendu de la bouche de l'un d'eux. Ridicule qu'ils se donnent en portant leurs anciennes décorations.

De Berne je revins à Lausanne, où je passai l'hiver. Le printemps amena l'ouverture de la campagne de 1794. On sait quels succès obtinrent d'abord les alliés, mais la victoire passa bientôt de leur camp dans celui des français. Au récit des triomphes des armes autrichiennes et de la prise de Landrecy, beaucoup d'émigrés se transportèrent aussi-tôt en idée à Paris ; on délibérait déja s'il ne serait pas à-propos de raser cette immense cité pour laisser à nos neveux un

monument de la vengeance royale ; on disputait sur le lieu où il serait dorénavant plus convenable que le roi résidât, et sur-tout concernant la latitude qu'il conviendrait de donner à la vengeance de la noblesse indignement dépouillée des droits qu'elle avait, en naissant, reçu de ses ancêtres. Celui-ci parlait de couper, dans ses terres, les oreilles à une douzaine de coquins ; celui-là, de faire pendre sans miséricorde tous ceux qui avaient porté l'écharpe tricolore ; un troisième ne voulait faire envoyer aux galères qu'une cinquantaine de ceux qu'il appelait ses vassaux ; il faudra remonter à la racine du mal, ajoutait un quatrième : tout cela ne servira de rien si l'on ne chasse les philosoples, si l'on n'oblige tous les propriétaires de livres philosophiques de les apporter sur les places publiques pour en faire des *auto-da-fé*. Bravo, s'écriait un abbé ; mais il faut encore bannir pour jamais de France tous les protestans ; sans cela il n'y aura point de paix à espérer pour l'église et de sûreté pour le gouvernement. L'esprit de la religion réformée, et sur-tout de la réforme de Calvin, est essentiellement démocratique et sera toujours l'ennemi juré des trônes. Je ne finirais pas si je voulais rapporter tout ce que j'ai ouï dire ; mais c'en est déjà trop pour faire connaître le stupide aveuglement des émigrés.

Chacun sait que tous ces beaux projets se terminèrent comme ceux de la gentille laitière du bon Lafontaine, et il n'entre pas dans mon plan de raconter les victoires qui ruinèrent les horribles espérances des émigrés. Mais quoique toujours trompés dans leur attente, ils m'ont paru avoir un secret rare pour se consoler.

consoler. Quand ils virent les défaites des alliés s'accumuler, leur espoir se tourna du côté de la France elle-même. « La contre-révolution, disaient-ils, se fera par » l'intérieur; la convention se détruira par ses propres » dissentions. Les députés, qui la composent, s'exter- » mineront les uns les autres. N'avez-vous pas vu le fa- » meux Danton et dix autres payer dernièrement le » tribut à la guillotine. La convention est le bouc » émissaire (*a*); il n'en échappera pas un; le doigt de » dieu est là. (*b*) »

Il est un fait que je ne saurais taire, et qui m'a rempli d'horreur. Dans le temps où les journaux n'étaient que de vraies listes mortuaires, dans le temps où les abominables décemvirs avaient su faire un besoin au peuple du spectacle d'une guillotine permanente et journellement teinte du sang de l'innocence; à l'époque en un mot où Robespierre, semblable à la mort, paraissait n'aspirer qu'à régner sur des cadavres et sur des tombeaux, à cette époque, dis-je, où l'étranger honnête et sensible n'arrêtait qu'avec effroi les yeux

---

(*a*) Chez le peuple juif on conduisait un bouc dans le désert, et après l'avoir chargé des péchés du peuple, on l'égorgeait comme victime expiatoire.

(*b*) J'ai déja remarqué que plusieurs d'entre eux ne pouvant plus être grands terriens dans ce monde, s'étaient faits dévôts dans l'espoir de posséder un coin du paradis dans l'autre. Cette dévotion n'est pourtant devenue à la mode que fort tard; elle a augmenté progressivement à mesure que les espérances de contre-révolution ont diminué. En effet des jeunes gens arrivant de l'armée de Condé, en 1793, au commencement de l'hiver, étant tombés malades, moururent sans vouloir se confesser.

sur les journaux, j'ai entendu un émigré dire gaiement à un autre, après avoir compté les victimes dont les noms et qualités étaient rapportés dans le journal de Paris : « ça va bien ; encore trois mois comme cela » et la contre-révolution est faite. » Et les autres émigrés d'applaudir. L'un d'eux même répartit : *oui, baron, tu as raison ; la grandeur seule du mal en sera le remède.* N'est-ce pas là la morale commode du docteur Pangloss ? Tout est au mieux dans le meilleur des mondes possibles. Qu'importe qu'on rentre en France sur les cadavres de ses amis, de ses proches, et sur les cendres de ses propres possessions, pourvu qu'on rentre et sur-tout qu'on se venge. Ah ! la vengeance est l'unique dévinité qu'implorent les émigrés.

Pour achever ce tableau, il ne me reste plus qu'à déclarer que chez eux le ridicule ne le cède aucunement à l'atrocité de leurs desirs et de leurs propos. Y a-t-il rien au fond de plus risible que de voir des gens qui n'ont pas où reposer leur tête, et qui souvent ne peuvent satisfaire aux besoins les plus pressans de la vie (*a*) ; n'est-il pas, dis-je, ridicule de voir de sem-

---

(*a*) Quelques-uns d'eux faisaient commerce de passe-ports, soit Lyonnais, soit Suisses. D'abord les passe-ports Suisses ne coutaient que 18 livres ; Ils se vendirent par la suite jusqu'à 36 liv. Des particuliers du pays, avec lesquels ils s'arrangeaient, allaient les lever en leur nom au secrétariat du baillif de Lausanne, et après avoir rempli toutes les formalités, ils les leur remettaient moyennant un prix convenu. Un jeune lyonnais, demeurant *au Champ de l'Air*, qui faisait ce commerce, éprouva un désagrément assez considérable.

Le baillif, M. de Buren, informé qu'on abusait de sa confiance, fit faire une perquisition chez cet émigré. On y trouva

blables gens se qualifier encore avec affectation de *baron*, de *comte* et de *marquis*. Vous les voyez tous les jours par une sottise qui fait pitié, se parer constamment des décorations de l'ancien régime et porter une croix qu'ils reçurent d'un prince proscrit par eux à Coblentz, long temps avant qu'il fût guillotiné à Paris.

Voilà ce dont j'ai été témoin ; je l'ai raconté sans prétention et sans m'être écarté en rien de la vérité. Je désire ardemment que la République s'affermisse ; mais je rougirais d'avoir contribué à la consolider par le mensonge. *Amicus Plato, sed magis amica veritas.*

---

trois ou quatre passe-ports Suisses. Sur ce, l'émigré français fut mandé au château. Il répondit fort lestement à sa seigneurie baillivale. Celle-ci ayant voulu savoir de lui comment il s'était procuré lesdits passe-ports, l'émigré lui répartit : *avec de l'argent on obtient des Suisses tout ce qu'on veut.* M. de Buren prit fort mal la plaisanterie, et le fit conduire en prison pour prix de son impertinence.

De l'imprimerie d'Antoine Bailleul, rue Haute-Feuille, n°. 22.

6912